Ami du Clergé du 25 octobre 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Les Paraboles de l'Evangile. — 2e série : VII. L'intendant. Le serviteur infidèle, 313.
Lectures sur l'Eucharistie. — « La Communion des cœurs dans la Fraction du pain » : IX. Communautés paroissiales et religieuses. Communauté populaire (suite), 314.
Pour une profession religieuse. — Vie rédemptrice, 316.
Conférences sur la Vie chrétienne. — II. La dévotion et les dévotions, 318.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

(2e série)

VII

L'INTENDANT
LE SERVITEUR INFIDÈLE

Mes frères,

A vos oreilles résonne souvent le *Fidelis servus et prudens* des prières liturgiques. C'est pour vous une invitation du Seigneur à reproduire en votre vie la fidélité et la prudence des deux Joseph et de tous les saints confesseurs de la foi qui, d'une façon ou d'une autre, furent préposés à la gérance de la maison de Dieu et vous sont proposés comme modèles.

I. — *Les « intendants »*

L'intendant de l'Evangile, N.-S. le suppose fidèle et prudent. Le maître lui a donné autorité sur les gens de service afin de leur donner en temps voulu leur ration de blé. C'était l'usage, en effet, que le maître, partant en voyage, confiât à l'un de ses serviteurs, le plus sage, la surveillance et le soin de toute la domesticité, une charge qui rappelle celle qui échut à Joseph à la cour du Pharaon.

Heureux ce serviteur si le maître, revenant inopinément, le trouve à son poste de confiance. « Je vous le dis en vérité, il le préposera à tous ses biens. » Don total, sans réserve, lui donnant autorité sur tout son royaume. Récompense comparable à celle des serviteurs à qui furent confiés les talents et qui, fidèles dans de petites choses, en reçurent de plus grandes et « entrèrent dans la joie de leur Maître ». Cette récompense est évidemment le ciel.

Quels seront les bénéficiaires de la divine promesse ?

A première vue, N.-S. désigne ici les « prélats » de l'Eglise, ceux qui y exercent l'autorité et ont charge d'âmes, les évêques, les prêtres qui dispensent à la famille de Dieu, la leur aussi, l'aliment quotidien de la parole divine, de la grâce, de l'Eucharistie. S'ils sont fidèles et sages en leur administration, ils « seront assis sur des trônes » ; ayant suivi le Maître à la peine et au sacrifice, ils le suivront en sa gloire. « Ceux qui auront enseigné les voies de la justice, brilleront comme des étoiles au firmament éternel. »

Mais bien des chrétiens, sans être membres du clergé, ont pourtant reçu la charge de nourrir une partie de la famille du Seigneur. Le père de famille, la mère ne sont-ils pas responsables de l'âme et du corps de ces humbles serviteurs de Dieu que Jésus aimait de prédilection et à qui le Père révèle ses secrets ? Aux âmes que le Fils de Dieu a aimées jusqu'à donner sa vie pour elles, ne devez-vous pas, pères et mères, une formation religieuse, des soins vigilants qui les gardent du mal et les forment à la vertu, une école chrétienne, des éducateurs conscients de la grandeur de leur tâche ? Quelle responsabilité ! et aussi quelle récompense !

Tout homme même à la charge de son prochain : il doit l'aimer, l'édifier, le nourrir par le témoignage de sa foi, l'ardeur de sa charité et de ses bonnes œuvres, la ferveur de sa prière, « Dieu faisant plus d'attention à un quart d'heure d'oraison fervente qu'à la chute bruyante d'un empire » (J. Maritain). Fr. Ozanam comparait la société moderne au malheureux gisant sur la route, blessé et dépouillé. Elle n'a pas voulu des soins des prêtres, disait-il. « Alors, nous laïcs, essayons de réussir, pour préparer aux prêtres une voie nouvelle, un accès nouveau au cœur de ce peuple qui ne les entend plus. » Vous êtes les auxiliaires indispensables du Christ et du sacerdoce. Vos examens de conscience portent-ils sur la façon dont vous avez rempli près de vos frères votre mission apostolique ? Intendants fidèles et prudents, aimez, aimez tous vos frères : l'amour est le don de soi. Sera sauvé celui qui aura sauvé. Celui qui aime ses frères a accompli la Loi.

II. — *« Les infidèles »*

Mais si le Maître tarde à revenir — c'est l'habituelle façon de désigner le retour final du Seigneur Jésus — et que l'intendant abuse de sa situation pour maltraiter, tyranniser les serviteurs et les servantes, pour agir avec orgueil, égoïsme, sensualité, malice, faisant durement sentir son autorité aux autres et se livrant lui-même aux plaisirs de la table, aux frais du maître absent... quelle surprise pour lui, lorsque surviendra le maître, au jour et à l'heure où il n'était pas attendu ! Toujours la surprise à ce retour du maître qui viendra comme un voleur !

« Il le coupera en deux et lui assignera sa part avec les hypocrites. Là seront les pleurs et les grincements de dents. » Il sera mis en pièces... c'est l'équivalent de la peine capitale, de la condamnation sans rémission, c.-à-d., sur le plan surnaturel, de l'enfer où, séparé de la société des saints, il sera relégué avec les hypocrites et leur coryphée, le

« trompeur ». Alors, mais alors seulement, ce sera le temps des regrets éternels. « Pleurs et grincements de dents », c.-à-d. profonde tristesse et rage. Il sera en fureur contre lui-même, parce qu'il n'a à imputer qu'à lui-même son malheur. Il ne restera aucune excuse, ni par conséquent aucune espérance, aucun adoucissement. De là cette profondeur et cet abîme de tristesse.

Aux malheureux infidèles à leur mission, aux pères et aux mères, aux maîtres et aux éducatrices qui, par imprudence ou même consciemment parfois, auront souillé et perdu les âmes des enfants dont les anges voient sans cesse la face du Père, à tous les faiseurs de scandale et ouvriers d'iniquité qui trahissent leur devoir de faire du bien, le feu qui ne s'éteint pas et le remords qui ne meurt pas ! Quiconque fait le mal croit satisfaire une heure, un jour, ses bas instincts. Il n'échappera pas au châtiment éternel.

S. Luc ajoute une ébauche de parabole : Le serviteur qui ne se conforme pas à la volonté du maître sera roué de coups. Celui au contraire qui aura l'excuse de l'ignorance recevra un châtiment moindre. D'où l'on peut conclure que les peines de l'éternité seront proportionnées à la gravité des fautes.

III. — *Les exigences de Dieu*

Elles seront de même proportionnées aux dons confiés. « A qui on aura donné beaucoup, beaucoup sera demandé ; à qui on aura confié beaucoup, on réclamera davantage. » S'il est vrai que « tout est grâce » — et c'est vrai ! — nul homme, s'il était seul, n'envisagerait sans trembler la reddition des comptes. « Les hommes sècheront de frayeur... Alors, dit-il, levez la tête, parce que votre rédemption approche » (Luc, XXI, 26).

Sans attendre ce dernier jour, J.-C. nous visite tous les jours par sa grâce, par les épreuves, par les maladies. Il vient nous quérir, afin que là où il est, nous y soyons avec lui. Jésus nous fait voir qu'il ne veut pas que nous vivions sans lui. Avec lui, avec sa grâce, il nous est plus facile d'être fidèles au devoir et de remplir les charges, même lourdes, qu'il nous a confiées. Dites, pour votre modeste tâche, ce que disait le cardinal Amette, le jour où il fut nommé archevêque de Paris : « Je ne m'en tirerai que par la sainteté ! » *Amen.*

LECTURES SUR L'EUCHARISTIE

La Communion des cœurs dans la Fraction du pain

IX

COMMUNAUTÉS PAROISSIALES ET RELIGIEUSES COMMUNAUTÉ POPULAIRE *(suite)*

e) Le *mouvement liturgique* contemporain a eu le grand mérite de proposer à la réflexion de tous la Sainte Messe en tant qu'offrande sacrificielle de la Communauté entière. La Communauté voit dans le sacrifice du prêtre *son* sacrifice. Elle prie et parle avec le prêtre au moyen du texte sacré. L'intérêt pour les textes liturgiques est devenu très grand. Son interprétation soulève toute sorte de problèmes. Nous nous bornerons à dire ici brièvement comment, dans les formules de la liturgie de l'Eglise latine, l'Eucharistie apparaît comme principe d'unité.

A la Messe, après la prière pour obtenir la paix *(Libera)*, la fraction du pain intervient et elle s'accomplit là encore en faveur de la Communauté, car elle se termine par le souhait de la paix : « *Pax Domini sit semper vobiscum !* » et, dans l'*Agnus Dei*, par la demande de la paix : *Dona nobis pacem.*

C'est encore la paix et l'union qui sont demandées, pour l'Eglise, dans la première oraison préparatoire à la Communion : « *pacificare et* coadunare *digneris...* » Le baiser de paix, à la messe solennelle, doit, conformément à la recommandation du Seigneur « Va d'abord te réconcilier... », bannir tout sentiment d'hostilité et de division, avant le banquet sacrificiel.

Durant le Temps pascal, qui est celui où la communion pascale doit être faite au sein de la communauté paroissiale, la Postcommunion du saint *Jour de Pâques*, qui est aussi l'oraison eucharistique pascale, est fort bien adaptée à la circonstance : « Répandez sur nous, Seigneur, l'esprit de votre charité et par votre bonté, *unissez dans la concorde* ceux que vous avez rassasiés de vos sacrements en cette fête pascale. » Tel est le sens de la communion pascale et de chaque Communion !

Nous devons nous attendre aussi à ce que la liturgie de la Fête-Dieu ait quelque chose à nous dire et nous ne sommes pas déçus : la Secrète demande : « Accordez, Seigneur, dans votre bonté, à votre Eglise *les dons de l'unité et de la paix*, qui sont figurés mystiquement dans les matières offertes en sacrifice ».

Dans la Messe *ad tollendum schisma*, l'unité par l'Eucharistie, est exprimée très clairement : « De même que cette Communion sainte que nous avons reçue, Seigneur, signifie l'union des fidèles en Vous, puisse-t-elle, nous vous en supplions, réaliser effectivement l'unité dans votre Eglise » (Postcommunion).

D'autres exemples se rencontrent dans la liturgie. Voici notamment la postcommunion du samedi après le troisième dimanche de Carême : « Nous vous supplions, Dieu tout-puissant, de faire que nous soyons comptés parmi les membres de Celui au Corps et au Sang de qui nous avons communié. »

Et la postcommunion du neuvième Dimanche après la Pentecôte : « Faites... que la réception de votre Sacrement nous purifie et nous unisse à vous. » La purification doit passer la première, parce que le péché engendre la division et la désunion, tandis que le Corps du Christ ne peut supporter aucun germe de séparation.

L'esprit communautaire eucharistique a aussi son expression dans les *liturgies orien-*

tales. Après l'Epiclèse, la liturgie grecque de S. Basile a cette formule de prière : « Unissez-nous tous, nous qui participons à un seul Pain et à un seul Calice, en une société mutuelle de l'unique Esprit-Saint. »

La liturgie de S. Jacques donne, après le *Pater noster,* la prière suivante : « pour l'unité de la foi et la société de son Esprit très saint et adoré. » Le nom de *Koinotikon* du chant de la Communion, dans les liturgies grecques, affirme déjà que l'Eucharistie est le fondement de la Communauté chrétienne.

* *

2. — La sainte communion doit être reçue dans un esprit d'amour et elle enflamme cet amour à un degré plus élevé. L'amour est précisément la pierre de touche d'une communion fructueuse. Cet amour doit être si grand et si désintéressé qu'il soit accordé même à nos ennemis. Mais si les ennemis doivent être aimés, pourrions-nous refuser l'amour à ceux qui sont nos proches par la nature ou qui nous tiennent de près comme nos compatriotes ?

Si l'amour nous est recommandé pour nos ennemis, il ne s'ensuit pas que l'amour de nos amis soit écarté ! Toutes les paroles seraient vides, si l'amour ne devait pas s'étendre aux sociétés naturelles que sont la famille, la race, la nation. Pour tous ces sentiments et même pour tout ce qui provient de la création divine, le chrétien se comporte d'une manière positive et agissante. La nature n'est pas comprimée ni détruite par la surnature, mais elle est surélevée organiquement. Le sacrement de l'amour comprend et développe l'*amour de la nation et de la patrie.* Parce qu'il contient une force unitive, il ne peut ni diviser ni séparer, mais rapprocher et rassembler. Les murailles dressées par la haine et l'égoïsme doivent être démolies. Partout où la communion bien faite conduit à ce résultat, un acte en faveur de la communauté nationale est accompli.

Si l'amour devait séparer et de n'importe quelle façon provoquer la division, ce ne serait plus un amour chrétien, tel qu'il est décrit dans le Cantique de la Charité, au chap. XIII de I Cor., comme le sommet de la vie communautaire eucharistique et de toute vie communautaire. Le chrétien ne connaît qu'un seul ennemi, avec lequel il ne veut pas avoir la moindre société, c'est le mal, le péché. Avec lui, il n'existe aucune réconciliation, parce que le péché est séparation, éloignement de Dieu ; l'amour ne veut aucune sépation. L'amour est ouvert à l'univers entier. Il ne connaît pas le christianisme celui qui s'imagine qu'il ne veut pas communiquer aux autres les dons reçus de Dieu. Le christianisme n'est pas seulement missionnaire de sa doctrine, mais aussi de son amour. Dans son Epître aux Romains, l'apôtre Paul écrit : « Je me dois aux Grecs et aux Barbares, aux savants et aux ignorants » (I, 14). L'amour puisé au sacrement de l'autel *se sent le débiteur de tous les autres.* Il n'y a que l'égoïsme qui dresse des barrières, l'altruisme est communicatif. L'axiome : « *Bonum est sui diffusivum* » : — le bien a tendance à se répandre, — s'applique avant tout à l'amour, car il ne trouve satisfaction que lorsqu'il peut donner quelque chose. L'amour est d'autant plus grand qu'il pense moins à lui-même. Le total dévouement du Sauveur, dans son sacrifice sur la Croix et au banquet eucharistique doit animer un esprit de dévouement semblable chez ses disciples et ses convives. L'amour du prochain enflammé par la sainte Communion est dépourvu de tout amour-propre, de tout égoïsme et c'est pour cela qu'il constitue *l'amour de la plus haute valeur pour la vie communautaire.* Déjà des millions de fois cet amour eucharistique a été attesté, dans les faits, par des milliers de chrétiens, laïques, prêtres et religieux. Mais dès qu'un communiant ne porte pas des fruits d'amour, de concorde et de paix, il faut lui appliquer le mot de S. Augustin : « Celui qui reçoit le mystère de l'unité et ne garde pas le lien de la paix, ne saurait profiter des fruits de cette réception ; elle dresse bien plutôt témoignage contre lui » [3].

Par ailleurs, lorsque l'on dit que de la Table de Communion l'amour et l'esprit communautaire doivent rayonner sur le peuple tout entier, il s'ensuit que c'est une criante dissonance s'il arrive à des communiants d'être les propagateurs d'inimitiés. Comment pourrait-on donner aux autres ce que l'on ne possède pas soi-même ? La grande parole, selon laquelle la communion porte l'amour à tous, doit se vérifier d'abord en chacun. C'est d'abord au sein de la famille, dans le voisinage immédiat qu'il faut établir l'ordre, avant que l'on puisse prêcher la charité et l'esprit communautaire aux autres et le faire vivre. C'est d'abord parmi nous qu'il faut extirper toute dispute, hostilité et désunion, avant que nous ayons la prétention de servir de modèles aux autres pour la concorde et l'esprit de paix.

L'une des blessures les plus profondes que l'on puisse faire au Sauveur, en son sacrement de l'autel c'est précisément que des communiants donnent le scandale sur ce point au lieu du bon exemple !

Ce fut, pour la chrétienté primitive, une situation intolérable et étrangère à son essence que d'être contrainte de se réfugier dans les profondeurs des Catacombes et de se voir privée de contact avec l'ensemble du peuple. L'état « d'isolés aux Catacombes » aurait pu aisément tourner à la formation d'une secte et à l'esprit sectaire. Or, *l'Eglise et la chrétienté ne doivent pas être une secte* qui ne s'occupe que d'elle-même et se sépare de tout le reste. Il eût été contraire à son essence la plus intime de tomber à l'état de secte. Dès lors que l'Eglise, comme S. Paul, se sent débitrice envers tous, elle ne peut consentir à ce qu'une telle séparation lui soit

[3] *Sermo* 272, dans Migne, *Patr. lat.*, XXXVIII, 1250.

imposée. Que l'Eglise, même au temps des persécutions, ne soit pas tombée au niveau d'une secte ou d'une caste, mais qu'elle ait conservé l'esprit de charité sans alliage et ouvert à tous, c'est ce qu'elle a prouvé ensuite aux IVe et Ve siècles. Si elle avait eu l'esprit de caste, elle n'aurait pas pu remplir le vaste empire romain et son Etat, pour le transformer, elle n'aurait pas été capable de fonder la communauté des peuples d'Occident. Elle n'aurait pas pu, étant elle-même étriquée et desséchée, triompher des tendances à la division qu'elle avait en face d'elle.

La communauté apportée par le christianisme fut établie par des voies organiques. Elle grandit, par le dedans, au sein des peuples et accompagna le mouvement de croissance des peuples lui-même. L'un des principes de la morale sociale chrétienne fut toujours de *bâtir sur ce qui existait déjà,* en ce sens qu'elle ne détruisait rien de bon, rien de noble.

Chez les hommes de tous les temps, les éléments de la vie sociale ont existé. C'est ainsi que se sont constitués les divers types de communautés humaines. L'instinct social des hommes fut traité par la charité chrétienne en allié puissant, et non en ennemi, et ses œuvres furent utilisées comme fondements de la communauté chrétienne. Le christianisme a creusé et ennobli tout ce qui préexistait dans les tendances sociales antérieures. Nul n'a vu jadis d'opposition entre les sociétés naturelles et l'Eglise. Aujourd'hui une telle opposition ne peut ni ne doit être davantage acceptée. Bien plutôt, la charité enseignée par l'Eglise doit-elle s'attacher à répandre l'union et la paix dans la famille, la race, la nation et l'Etat. Le même devoir incombe à la communauté eucharistique. Elle est faite pour répandre l'amour parmi le peuple, c'est sa vocation propre. Le sacrement de l'autel a été et demeure une source de bénédictions pour le peuple.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE

VIE RÉDEMPTRICE

Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.

Je complète ce qui manque aux souffrances du Christ.

(Col., I, 24).

Ma Sœur,

En pleine connaissance de cause, avec une entière liberté, dans une joie sainte, vous avez fait le pas décisif. Vous voilà désormais engagée à Dieu par les vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Dans un instant, pour sceller cette consécration irrévocable, vous allez recevoir le voile des épouses. Or, le cérémonial comporte un sermon. Un sermon, ma Sœur, à vous, qui depuis si longtemps méditez cette heure émouvante !...

J'essaierai de dire à cette assistance, dont la piété avertie sait entendre les fortes vérités, à quelle tâche vos vœux perpétuels consacrent votre vie.

Cette tâche, méconnue du grand nombre et pourtant indispensable à la vie du monde, c'est de prendre votre part, une part très active aux souffrances de Jésus : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.*

I

Ste Thérèse d'Avila nous a fait part de la douleur profonde qu'elle éprouva, quand elle apprit les calamités qui désolaient la France, si gravement menacée par l'hérésie protestante. « Comme si j'y pouvais quelque chose, je versais des larmes auprès de N.-S., et je le suppliais de porter remède à un si grand mal.»

Les larmes de Thérèse, quelle âme aimante ne les verserait aujourd'hui, en jetant ses regards sur le monde ? Vingt siècles après la venue de Jésus, les deux tiers de l'humanité — près d'un milliard d'âmes — ignorent encore jusqu'à son nom ! Et le tiers restant, si l'on prélève l'inquiétante armée de l'Islam, tous les protestantismes, toutes les églises schismatiques, que reste-t-il donc pour constituer l'authentique royaume de Dieu ? Un petit troupeau, *pusillus grex,* dont il faut encore retrancher le poids mort des catholiques qui oublient ou renient leur baptême, tous ceux que l'incroyance aveugle, tous ceux que l'indifférence endort, tous ceux enfin qui ont laissé s'affadir en eux le sel de l'Evangile, chrétiens par les pratiques, mondains, c.-à-d. païens, par l'esprit.

Qu'il est réduit le nombre des vrais disciples du Christ ! Cette minorité, voilà donc sa conquête ? N'est-ce pas plutôt sa défaite ? Et, dans la lutte entre Dieu et le Monde, Dieu n'est-il pas le grand vaincu ?

Les Politiques ont dit : « Organisons sans lui la cité. »

Les gens de science ont dit : « Expliquons sans lui l'Univers. »

Et d'un commun accord, ils ont prétendu émanciper l'homme, en rayant de son esprit, de son cœur, de sa vie, le nom ineffable.

Et les masses, égarées par les mauvais bergers, aigries par les difficultés de l'heure, se sont détournées du grand Ami des humbles. Les femmes mêmes, entraînées par ce mouvement de désaffection, les pauvres femmes du peuple, ont désappris le chemin de l'église. Et la misère s'en est accrue. Et, libérées des entraves que seule pouvait leur imposer la Voix de Dieu qui parle dans la conscience, les passions se sont exaspérées à l'envi : en bas de l'échelle, les haines inexpiables ; en haut, un égoïsme féroce ; partout l'orgueil inflexible, la frénésie du gain, l'impudeur étalée sous couleur d'art ou de mode, une fureur de plaisir portée au paroxysme.

Dans une telle atmosphère, comment résisteraient les âmes ? Elles se meurent, asservies par un Etat qui, progressivement, s'empare d'elles pour les modeler à sa laïque image, empoisonnées par une bande de malfaiteurs des lettres qui, dans le roman comme au théâtre, font argent des pires immondices et ne reculent pas devant des productions à faire rougir Sodome.

La famille se meurt, attaquée à la fois par les lois scélérates qui la disloquent, par l'indiscipline qui l'anémie et par une propagande abominable qui la stérilise et la putréfie. Et

la sociéé, atteinte en ses fondements, chancelle et, de toutes parts, menace ruine.

Coulez, larmes de Thérèse ! Pleurez, chastes yeux, qui savez voir encore, sous le vernis brillant qui la recouvre, la grande pitié des âmes, la grande pitié de Dieu ! Le monde était-il pire aux jours où l'Eternel se repentit de l'avoir créé, et lança contre sa créature ingrate le mot de malédiction : « Voici que l'homme est devenu chair » ? Et pourtant, il y a deux mille ans que l'Evangile est prêché. Serait-ce donc la faillite de la Rédemption ?

Eh bien, non. L'œuvre de Jésus n'a pas échoué. D'abord, son Royaume n'est pas de ce monde, il n'est pas de ceux dont la puissance a pour mesure l'aire géographique, ou le nombre des sujets. C'est une affaire d'âmes, et si l'on veut juger en dernier ressort de son destin, il faut attendre, pour chaque homme sa dernière heure, pour le monde, son dernier jour.

Ensuite, il faut se rendre compte que la Rédemption est un effort progressif, une action qui dure toujours. « Jésus, en agonie jusqu'à la fin du monde », écrit Pascal. Comme c'est vrai ! Jésus, c'est le Verbe et l'acte de son sacrifice participe de son éternité : il est de tous les temps. Et Jésus, ce n'est pas l'Homme-Dieu tout seul, c'est l'Homme - Dieu qui nous a tous incorporés. Pour que son acte rédempteur soit achevé, il faut donc qu'il s'accomplisse à travers tout son corps, c.-à-d. en chacun de nous, qui sommes ses membres, en toute l'humanité, qui, unie à lui, forme le Christ total.

C'est donc par nous qu'incessamment la Rédemption s'opère et nos sommes en quelque sorte le prolongement de la nature humaine de Jésus, et comme autant d'organes de sa fonction réparatrice. Pour que la gloire de Dieu resplendisse dans l'humanité régénérée, il nous faut donc, chacun pour notre part et chacun pour tous, subir notre Passion.

Le mal semble aujourd'hui l'emporter ? C'est une phase de la Rédemption totale ; c'est une raison, non de proclamer son échec, mais d'accroître son effort. Comment ? C'est ici que vous allez comprendre l'utilité des Carmels.

II

Il est, en effet, des âmes qui sont comme les organes privilégiés de Jésus. Des âmes spécialisées dans le double effort rédempteur : rendre à Dieu la gloire que lui ravit le pécheur, et à l'homme la vie que détruit en lui le péché. Ce sont toutes les âmes qui ont porté sur le monde le regard plein de larmes de Thérèse.

Elles ont aperçu tant d'ennemis de leur Dieu, et si peu d'amis, qu'elles se sont prises à souhaiter que ces derniers, du moins, fussent excellents. Elles sont assurées qu'en suivant les conseils évangéliques avec toute la perfection possible, elles procureront à Dieu la plus douce, la plus glorieuse compensation, pour tant d'échecs sanglants que les hommes lui infligent. Elles savent que le bien l'emporte sur le mal, et l'amour sur la haine.

Car le bien, c'est l'énergie divine, qui va droit à ses fins, et le mal, la déviation momentanée que lui fait subir la faiblesse de l'homme. Car l'amour est la collaboration efficace de la créature avec son Créateur et la haine n'est que l'insurrection du néant.

Voilà pourquoi dix justes pesaient plus lourd dans la balance éternelle que toute une cité pécheresse... Voilà pourquoi l'obéissance d'un seul, comme dit S. Paul, a plus que compensé la désobéissance d'Adam : non seulement parce que cet homme unique était l'Homme-Dieu, mais parce qu'il était le Juste. Il faut croire au triomphe du Bien.

Quand donc une âme en qui Dieu a mis son amour se voue à la perfection et prend, pour la réaliser, le dur chemin de tous les renoncements, quand elle tranche dans la racine tous les mouvements de la nature qui peuvent l'entraîner à aimer quoi que ce soit plus que Dieu, ou même autant que Dieu, n'en doutez pas, la moindre de ses actions, le moindre de ses élans, le moindre de ses soupirs est infiniment plus riche, plus plein, plus pesant en valeur absolue, que ne peut être le forfait le plus lucide et le plus obstiné. Une telle âme devenue, selon la magnifique expression de S. Jean de la Croix, « Dieu par participation », et qui resplendit de la lumière increée, ajoute plus à la beauté de l'Univers que n'y peuvent jeter d'ombre les forfaits les plus noirs.

Et, si ces âmes se multiplient pour peupler les cloîtres, ne voyez-vous pas quelle victoire ce peut être sur la nature déchue, toujours tirée en bas ? Ne voyez-vous pas quel triomphe pour le Christ, animateur de cette victoire, et quelle compensation pour Dieu, son Père ?... Le sang de Jésus n'a pas coulé en vain si le brandon d'amour qu'il est venu jeter parmi nous, allume encore de tels incendies dans les plus nobles cœurs. Non, l'Eglise n'est point sur son déclin, si, émergeant comme autant d'îles bienheureuses, ses Carmels, ses Trappes, ses Chartreuses dominent plus que jamais l'océan de péché qui recouvre le globe.

Si l'ange de Dieu put réconforter Jésus quand il agonisait sous le poids de nos crimes, c'est sans doute que, dans l'ombre des oliviers, il évoqua la radieuse phalange de ces âmes aux beautés compensatrices. Et si, malgré tant de crimes, le monde n'est pas encore détruit, c'est qu'elles sont là, ces âmes, qui s'interposent, minorité toute puissante, pour retenir le bras de la Justice prêt à frapper, pour ouvrir le Cœur divin à la miséricorde et le cœur de l'homme au repentir.

Car c'est là l'autre face de la Rédemption. L'une est tournée vers Dieu qu'elle apaise, l'autre vers les hommes qu'elle relève.

Quand Thérèse courait les chemins défoncés de la vieille Castille, ce n'est pas moins le souci des âmes que la soif de la gloire divine qui la pressait : *Caritas Christi urget nos.* L'amour du Christ pour les hommes est contagieux. C'est une flamme qui tantôt jaillit à l'extérieur, et c'est elle qui fait les S. Paul, les Fr. Xavier, les Lavigerie, et tantôt brûle au dedans, et c'est l'apostolat mystérieux des cloîtres. Là, ce n'est point le cœur des hommes qu'on vise, car on peut le manquer et ils peuvent se dérober : c'est le Cœur de Dieu qu'on s'efforce d'atteindre. Or, on ne le manque jamais, quand on sait s'y prendre, et à son tour, il subjugue, à coup sûr, les libertés rebelles.

Or, pour toucher ce Cœur infiniment bon, il n'y a qu'une éloquence qui vaille : c'est celle de l'amour.

Ces âmes vouées à Dieu seul, et qui ont renoncé à tout ici-bas, pour être sûres de ne penser qu'à lui, de ne chercher que lui, de ne se complaire qu'en lui, comment voulez-vous qu'elles soient repoussées, quand elles interviennent en faveur de leurs frères ? — Puisqu'il a plu à Dieu de nous confier les uns uns des autres, puisqu'il veut que nous ne fassions tous qu'un cœur et qu'une âme, et mieux, qu'un seul corps dans le Christ, et que nous soyions en toute vérité les membres les uns des autres — *singuli alter alterius membra* — comment pourrait-il laisser fonctionner à vide ces organes de la prière rédemptrice, ces organes où l'amour ne s'accumule que pour faire vivre tous les autres ? Ensuite, à force de se dépouiller d'elles-mêmes pour revêtir le Christ-Jésus, ces âmes consacrées sont devenues d'autres lui-même. Elles aiment, elles souffrent, elles prient, et c'est Jésus même qui, par elles, aime, souffre et prie. C'est le cri de son sang, c'est l'éloquence de ses plaies qui passe sur leurs lèvres saintes, pour y prendre une amplitude qui embrasse toutes les âmes.

Ne voyez-vous pas à quel point cet apostolat du cloître est nécessaire à l'apostolat extérieur, et comme ils sont l'un et l'autre solidaires ? N'est-ce pas la prière de Ste Thérèse d'Avila qui alimente l'action des compagnons de S. Ignace ? Ce sont eux qui combattent, mais c'est elle qui leur fournit armes et munitions. L'autre Thérèse « marche pour un missionnaire » dans le jardin de Lisieux et, là bas, bien loin, les défricheurs du pays noir font merveilles, et des villages entiers embrassent la vraie foi.

Voyez-vous bien, à présent, ce que c'est qu'un Carmel ? Dans le corps de l'Eglise, c'est un organe vital. Un des traits saillants de notre époque, c'est l'organisation de l'assistance : hôpitaux, dispensaires, sanatoriums, offices d'hygiène pourvoient, dans un ordre parfait, avec une efficacité sans cesse accrue, à la santé du pays. Eh bien ! voilà longtemps que l'autre assistance, la spirituelle, fonctionne dans ces cloîtres millénaires, dont tant d'aveugles sont encore à chercher la raison d'être et l'utilité sociale.

Voilà donc pourquoi, ma Sœur, il y a quatre ans, vous revêtiez la bure monastique. C'était votre sarrau d'infirmière spirituelle. Avec le voile que vous allez coiffer, votre uniforme est complet. Et si vous vous emmurez par les vœux perpétuels dans une vie qui, du dehors, paraît trop dure, ce n'est point par je ne sais quel mysticisme morbide ; mais vous savez qu'on ne guérit les âmes qu'à ce prix.

Devenue prière pour le monde, hostie vivante et sainte, dans le dispensaire spirituel de ce couvent vous préparez de votre propre substance les mystérieux remèdes que la main des prêtres applique sur les âmes endolories. Priez pour tant de besoins, de détresses et de crimes qui requièrent notre intervention et nous mettent, si souvent, aux abois. Priez pour que nos fautes, à nous, prêtres du Seigneur, ne glacent pas notre parole et ne stérilisent point nos efforts.

Soyez rédemptrice. Ajoutez votre immolation à celle de Jésus ; aimez pour compenser la faiblesse, l'indifférence et la haine. Et, pour que cette immolation soit plus complète, donnez-vous d'un coup pour toujours.

Pour toujours ! c'est le mot qui faisait rêver, dans Avila, Thérèse enfant. C'est désormais votre devise, car vous pouvez dire, avec le Psalmiste :« Seigneur mon Dieu, dans la simplicité d'un cœur qui ne cherche que vous, avec une indicible joie, je vous ai tout donné. » Oui, toujours sur la croix avec Jésus, clouée par vos trois vœux, pour prolonger sa passion, jusqu'à ce que lui-même vienne vous détacher.

— Folie, dira le monde !

Eh bien ! oui, folie, folie classée et qui porte un nom magnifique : c'est la folie de la Croix. Bienheureuse folie, qui nous sauve une fois pour toutes au Golgotha, et depuis lors, au jour le jour, en tant d'âmes saintes !

Et nous, m. f., serons-nous insensibles à de si magnifiques exemples ? Abandonnerons-nous au Carmel le monopole de la Réparation ? Ne complèterons-nous pas, pour notre compte la Passion de Jésus ? Offrons donc nos prières, nos souffrances, les petites misères et les grands deuils de nos vies, pour le salut de nos frères, en union avec la divine Victime, en réponse à son amour. Tel est le mot d'ordre du vrai disciple de Jésus : Hostie pour Hostie ; Vie pour Vie ; Amour pour Amour !

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

II

LA DÉVOTION ET LES DÉVOTIONS

Le mot *dévotion* est employé la plupart du temps dans un sens restreint : on dit, par exemple, que telle personne a de la dévotion à S. Antoine de Padoue parce qu'elle lui recommande ses objets perdus et qu'elle fait souvent des visites à sa statue à l'église. Et ce sens restreint paraît à beaucoup de fidèles le sens principal ; ils trouvent que leur conscience est en règle dès qu'ils ont une ou deux dévotions de ce genre, même si avec cela ils se permettent toutes les licences morales. Certains même croiront être d'autant plus agréables à Dieu qu'ils accumuleront davantage de dévotions. Il y a là une erreur : la dévotion, au sens profond du mot, ne s'identifie pas nécessairement avec les dévotions. Il faut bien distinguer les deux sortes de choses et faire à chacune la place qui lui convient.

I. — *La dévotion*

L'étymologie du mot *dévotion* est la même que celle du mot *dévouement,* et la réalité exprimée par les deux termes est au fond identique : la dévotion est l'état d'une âme toute dévouée à Dieu. Qu'est-ce qu'un fonctionnaire dévoué ? C'est celui qui renonce à ses aises, à ses préférences, à son égoïsme, pour faire son travail avec autant de cœur que s'il travaillait à son compte. Un médecin dévoué ne calcule pas ses fatigues et ses nuits blanches au service des malades. Une mère dévouée sacrifierait sa vie pour son enfant.

Pourquoi ce fonctionnaire, ce médecin, cette mère, sont-ils dévoués ? Est-ce simplement par bonté d'âme facultative, et pourraient-ils se dispenser de faire leur devoir ? Non : c'est un devoir de justice qu'un fonctionnaire fasse son travail, qu'un médecin soigne ses malades, qu'une mère s'occupe de son fils. Mais ils peuvent le faire d'une manière seulement correcte, et alors on dira d'eux : voilà un fonc-

tionnaire loyal, un médecin sérieux, une bonne mère. Le dévouement ajoute quelque chose à ce devoir de justice : il évoque une ardeur, une spontanéité, une générosité qui ne sont pas dues strictement, et supposent un attachement volontaire profond.

Il en est de même dans nos rapports avec Dieu. Ayant été créés par lui, nous dépendons totalement de lui, corps et âme ; il est au sens le plus fort notre supérieur et notre bienfaiteur. Donc, de même que nous devons en justice respecter nos supérieurs hiérarchiques, de même il est juste que nous reconnaissions le souverain domaine de Dieu sur nous. C'est cette reconnaissance qui fait l'objet de la vertu de religion. Car, ne l'oublions pas — comme l'oublient trop de gens à notre époque — la religion n'est pas essentiellement une affaire de sentiment, elle est un acte de justice ; elle nous porte à respecter profondément Dieu et toutes les choses ou personnes sacrées en vue de Dieu.

Or il y a quelque chose de supérieur à la vertu de religion ainsi comprise : c'est précisément la dévotion. Le dévot, au sens propre du terme, ne se contente pas d'honorer Dieu par l'adoration, la prière, les actes cultuels, il y ajoute le don de lui-même, il se met au service de Dieu. Servir un patron, c'est plus que l'honorer : le dévot est à l'égard de Dieu un serviteur empressé. Il lui a fait hommage de toute son âme, de toutes ses forces, et il est toujours aux écoutes pour faire sa volonté.

On voit ainsi la grandeur de cette vertu. Elle équivaut à ce qu'on appelle aujourd'hui un *engagement*. Elle consiste avant tout dans un état d'âme qui, certes, sera un principe d'action, mais qui vaut par lui-même avant toute action. Se donner est un acte important, le plus important de tous, car tout le reste en découle naturellement. Quand on s'est donné à Dieu, plus rien n'est vulgaire dans la vie, car les moindres actes sont transfigurés par l'intention, qui est toujours d'honorer Dieu, de lui plaire.

La dévotion est encore apparentée à une autre réalité spirituelle que les auteurs mystiques appellent le *saint abandon*. La différence est que cet abandon implique une nuance de passivité, d'acceptation de la volonté divine dans les circonstances heureuses ou malheureuses de la vie. Mais c'est au fond la même attitude à base d'amour de Dieu et de don complet de soi-même à Dieu. L'abandon découle de la dévotion et en est une forme. On ne saurait donc trop insister sur la nécessité de la dévotion bien comprise, et on peut dire qu'elle est le tout de l'homme, à tel point que quand on la possède, il devient pour ainsi dire superflu de rechercher les dévotions particulières.

II. — *Les dévotions*

En effet, la dévotion étant ainsi un sommet et un centre de la vie spirituelle, il est clair que les dévotions particulières ne peuvent jouer le même rôle. Celles-ci ne peuvent être que des moyens qui conduisent à la vraie dévotion ou des effets qui en découlent. Alors que la dévotion s'adresse directement à Dieu, les dévotions spéciales s'arrêtent à un aspect du dogme, ou à un objet qui nous aide à mieux saisir l'excellence infinie de Dieu ; elles ne doivent donc pas nous arrêter en chemin, mais nous conduire à Dieu. Ainsi, supposons que vous ayez une grande dévotion à la médaille miraculeuse. Si vous faites de cette dévotion une fin, vous risquerez de tomber dans la superstition ; le jour où vous aurez égaré votre médaille, vous croirez que la Sainte Vierge ne vous protège plus et vous serez hanté par l'imminence d'un malheur. Mais si votre médaille est pour vous un témoignage de votre confiance en Marie, une occasion de la prier souvent, un souvenir de sa bonté maternelle, vous ne vous attacherez pas naturellement et aveuglément à cet objet, mais vous l'utiliserez comme un moyen pour être dévot à la Ste Vierge et, par elle, à Dieu. La médaille pourra disparaître, votre dévotion restera intacte.

Cette différence entre la dévotion et les dévotions est sentie avec acuité de nos jours par beaucoup de catholiques. Ils ont été si choqués de voir les fidèles perdre la dévotion et la charité dans la mesure même où ils accumulaient les dévotions et les pratiques de piété que toutes les dévotions les exaspèrent et ils ne veulent plus entendre parler que de la dévotion. Ils tombent d'un excès dans l'autre, le Saint-Père dans l'encyclique *Mediator Dei,* s'est vu obligé de redresser cette erreur. Il signale notamment les exercices du mois de mai et du mois de juin, en l'honneur de la Sainte Vierge et du Sacré-Cœur, les triduums, les neuvaines, le Chemin de Croix et autres dévotions semblables, comme « contribuant réellement au progrès spirituel des fidèles, et du fait, à l'accroissement de toute l'Eglise ».

Pour mieux comprendre cet enseignement, nous allons demander des lumières à un grand théologien thomiste [1]. Il ne faut pas croire, remarque-t-il, que toutes les dévotions ont la même importance. Il s'en faut de beaucoup. Une première catégorie présente à notre culte des *objets de foi.* Telles sont les dévotions à l'Humanité de N.-S., au Saint-Sacrement, au Saint - Esprit en tant qu'il est envoyé en « mission » dans les âmes. Des dévotions de ce genre sont distinctes de la dévotion tout court : elles s'attachent à un aspect du dogme, et même à la créature, puisque, par exemple, la Sainte Humanité de Jésus est créée, les saintes Espèces sont créées. Mais le corps et l'âme de Jésus sont si bien « conjoints » à sa divinité qu'ils sont le canal qui nous transmet la vie ; bien plus, Jésus-Christ, Homme-Dieu, *est* la vie et mérite donc notre adoration et notre dévotion au sens fort. De même la sainte hostie, quoique ne contenant pas le Sauveur de la même manière qu'il est au ciel, le contient cependant réellement et ainsi mérite le même hommage d'adoration et de dévotion. Il est donc clair que ce genre de dévotions s'impose à tout fidèle : les rejeter obstinément serait hérétique, et les mépriser pratiquement serait très dangereux. S. Thomas dit même (IIª-IIªᵉ, q. 82, art. 3, ad 2), que bien que la dévotion ait pour objet principal Dieu lui-même, notre esprit humain est si faible qu'il a besoin de s'élever à Dieu au moyen des réalités sensibles, et qu'à ce titre la sainte Humanité de Jésus est de nature à produire en nous au maximum, *maxime,* la dévotion due à Dieu.

Tout à l'opposé, une catégorie de dévotions nous propose non des objets de foi, mais de

[1] Le P. Gardeil, dans *La vraie vie chrétienne.*